

pauvre qu'au siècle précédent, notamment parce qu'elle avait dû compenser la perte des revenus de l'*archè* en contribuant massivement de ses derniers aux ressources communes. À ce dernier propos, on peut toutefois se demander si l'auteur n'est pas tombée ici dans le piège qu'elle dénonçait dans son introduction, en confondant la réalité avec le ressenti de la société : il est vrai que les plaintes à propos d'*eisphorai* lourdes et répétées sont récurrentes dans le discours des orateurs du IV^e s., mais une étude quantifiée (Chr. Flament, *Une économie monétarisée*, 2007, p. 202-206) indique que le montant des *eisphorai* perçues entre 378 et 357 fut néanmoins particulièrement bas. Le chapitre IV analyse l'emploi de plusieurs stéréotypes dans les plaidoyers du IV^e s., notamment celui de l'appauvrissement du *dèmos* (qui concernait également les classes supérieures, selon l'auteur) qui était invoqué pour rendre plus scandaleux encore l'enrichissement de certains orateurs ou généraux, ou employé pour justifier aussi bien la reprise que l'arrêt des campagnes militaires qui devaient mener à la reconstitution de l'*archè*. Dans le dernier chapitre, L. Cecchet étudie comment les arguments relatifs à la pauvreté étaient utilisés par les orateurs pour provoquer la pitié, la colère ou l'indignation des jurés. Les orateurs tendent en effet à opérer une distinction entre une « bonne » et une « mauvaise » pauvreté, la première forme étant celle du pauvre qui tente de s'en sortir, sans devenir pour autant un parasite ou un criminel. Cette « bonne » pauvreté est généralement associée, à Athènes, au monde rural. De même, il existe aussi une distinction entre le « mauvais » riche, qui élude les liturgies, et le « bon » riche, qui met sa fortune au service de la cité, au point de tomber parfois lui-même dans l'indigence. Les orateurs auront beau jeu, pour les besoins de leur argumentation, d'opposer ces différents stéréotypes. De même, la pauvreté peut également être invoquée dans certains cas comme une circonstance atténuante, ou bien comme élément destiné à apitoyer le jury (principalement dans les affaires d'héritage), appuyé parfois par une mise en scène digne de la tragédie. On l'aura compris, l'ouvrage de L. Cecchet ne s'adresse donc pas en priorité aux historiens de l'économie athénienne, mais à ceux qui s'intéressent à l'histoire des mentalités. De par son analyse des différentes perceptions de la pauvreté qui se font jour dans les discours publics et de l'impact émotionnel qu'elles suscitaient, l'auteur a très clairement démontré qu'il existait à Athènes un « imaginaire collectif » de la pauvreté.

Christophe FLAMENT

Alexandre BLAINEAU, *Le cheval de guerre en Grèce ancienne*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol., 348 p. (HISTOIRE). Prix : 20 €. ISBN 978-2-7535-4136-8.

Convoquant des sources variées (historiques – au premier rang desquelles, bien sûr, Xénophon –, mais aussi épigraphiques, archéologiques, archéozoologiques, iconographiques ou encore numismatiques), cet ouvrage tiré de la thèse de doctorat de l'auteur nous entraîne à la découverte du cheval de guerre en Grèce ancienne. Comme A. Blaineau l'explique en introduction, le cœur de son propos n'est pas la guerre (on ne trouvera rien dans cet ouvrage sur les techniques de combat de la cavalerie par exemple) mais bien le cheval lui-même, dont le « cycle », depuis la production du poulain jusqu'à son insertion dans la maisonnée du cavalier, est présenté en sept

chapitres. Le premier chapitre traite de l'apparence du cheval grec. Si la petite taille des chevaux antiques est une caractéristique bien connue, l'auteur en précise l'ampleur en montrant que la hauteur moyenne au garrot des chevaux grecs s'élevait à 130-140 cm seulement. L'image de Bucéphale en prendrait un coup si A. Blaineau ne précisait pas que la variabilité était grande autour de cette moyenne. L'auteur se penche en outre sur la robe des chevaux grecs, dont les sources indiquent qu'elle était baie ou alezane dans la majorité des cas – ces deux robes connaissant cependant de très nombreuses nuances. – Le deuxième chapitre s'interroge sur les régions d'élevage équin dans le monde grec. Il rappelle d'abord les caractéristiques nécessaires à une terre d'élevage de chevaux (de grandes quantités de fourrage et d'eau) avant de passer en revue les régions grecques en décrivant les contextes sociaux, géographiques, politiques et culturels qui ont pu jouer dans le plus ou moins grand développement de l'*hippotrophia*. La Thessalie apparaît, sans conteste, comme la principale « terre de cheval », devant la Macédoine et la Thrace, mais aussi le Péloponnèse. Si l'auteur présente les différentes régions grecques dans un ordre globalement géographique, il eût peut-être été plus clair pour le lecteur de classer les régions directement en fonction de leur plus ou moins grande implication dans l'élevage des chevaux. Le résumé synthétique en fin de chapitre permet cependant de dépasser la légère confusion induite par le choix de cette présentation géographique – plus objective, sans doute, mais moins efficace. On peut cependant émettre des doutes sérieux sur l'idée avancée (prudemment) par l'auteur selon laquelle les expéditions coloniales auraient choisi le lieu de fondation de certaines colonies en fonction des possibilités d'élevage de chevaux. – Le troisième chapitre s'intéresse aux acteurs et aux pratiques de l'élevage équin. Il établit notamment une distinction entre l'*hippotevtes* (l'éleveur, le dresseur) et l'*hippophorbos* (le simple gardien de troupeaux) avant de s'intéresser plus particulièrement à la pratique de l'élevage en troupeau. Celui-ci pose en effet des problèmes spécifiques (identification, reproduction, soins, etc.), notamment s'il est pratiqué dans une perspective spéculative – une pratique peu connue pour la Grèce ancienne. Cette réflexion conduit logiquement au chapitre 4, qui s'interroge sur l'existence d'une recherche zootechnique visant à la constitution, la préservation et l'amélioration de « races » de chevaux dans l'Antiquité (le terme étant employé avec toute la prudence requise et après une longue discussion). L'auteur montre ainsi comment, pour les chevaux comme pour les autres animaux y compris les hommes, les Grecs semblent avoir considéré que la perfection résidait dans les modèles originaux de chaque lignée. L'objectif principal de l'élevage était alors de reproduire et de transmettre les qualités de ces modèles en se gardant le plus possible de toute hybridation, considérée comme une forme de dégénérescence. La jument n'avait que le rôle de matrice, destinée à reproduire le plus fidèlement possible le modèle et la nature de l'étalon. – Le chapitre 5 énumère les qualités recherchées par les Grecs dans le cheval de guerre idéal. L'auteur y passe en revue les éléments de la tête, du corps et des membres (tout en indiquant que, dans l'Antiquité comme aujourd'hui, l'examen du cheval doit toujours commencer par les pieds car, comme dit l'adage bien connu, « Pas de pied, pas de cheval » !). En se basant essentiellement sur les sources écrites, l'auteur montre comment le cheval de guerre le plus recherché devait ressembler aux chevaux de Camargue, plutôt petits et courts, mais énergiques, réactifs et francs, pour autoriser des déplacements rapides et des demi-tours serrés dans les situations les plus

déliçates. – Le sixième chapitre est peut-être le plus passionnant car l’auteur s’y livre à une véritable enquête pour comprendre les rouages de la remonte de la cavalerie athénienne – qui atteignait théoriquement 1 200 cavaliers au IV^e siècle av. J.-C. alors même que l’Attique n’est pas une terre d’élevage de chevaux. L’auteur y montre notamment que l’engagement dans la cavalerie n’était sans doute pas particulièrement prisé car il était à la fois extrêmement exigeant du point de vue technique et particulièrement coûteux (à l’époque de Xénophon, l’*hippotrophia* était d’ailleurs une liturgie militaire), ce qui ébranle l’image valorisée que l’on se fait traditionnellement du cavalier dans cette société « à écuyers » où le cheval est l’apanage de l’élite. À partir des tablettes de plomb athéniennes des IV^e et III^e siècles av. J.-C. qui livrent des listes de montures avec leur robe, leur marque, leur valeur et le nom de leur cavalier, A. Blaineau s’efforce en outre de suivre la carrière des chevaux de la cavalerie athénienne depuis leur achat au marché après un examen minutieux (la *dokimasie*) jusqu’à leur intégration dans la cavalerie civique (symbolisée par un marquage spécifique de certains chevaux) et leur décote progressive avec l’âge. – Le septième et dernier chapitre, consacré à l’intégration du cheval dans la maisonnée, revient à des questions plus matérielles sur l’organisation de l’écurie et les soins que le palefrenier (*hippokomos*) doit prodiguer quotidiennement au cheval (pansage, nourriture, désensibilisation, etc.). Ces considérations assez générales sur le soin et l’entretien des chevaux (quelle que soit leur destination) auraient peut-être été mieux placées dans la continuité du chapitre 4 sur l’élevage et la zootechnie. Cela aurait permis de conclure l’ouvrage par les deux chapitres plus spécifiquement consacrés au cheval de guerre, en particulier le chapitre 6, qui constitue, selon moi, un des acquis majeurs de ce travail, offrant une transition heureuse pour le lecteur curieux vers les ouvrages consacrés au cheval à la guerre dans le monde grec antique. Les cavaliers apprécieront l’évidente expérience personnelle de l’auteur en matière équestre – ce qui rend néanmoins certains passages plus difficiles d’accès aux non-cavaliers, qui pourraient être déroutés par le vocabulaire technique spécialisé. La lecture est cependant rendue aussi facile qu’agréable par l’abondance des illustrations, schémas et tableaux explicatifs ainsi que par les conclusions de chaque chapitre qui en récapitulent les acquis et ouvrent vers le chapitre suivant de manière logique et efficace. Le choix de l’auteur de placer des annexes spécifiques à la fin de chaque chapitre (présentant le détail des sources exploitées ou approfondissant certains points techniques) apparaît en outre comme une bonne manière de permettre à ceux qui le souhaitent d’aller plus loin sans entraver la lecture d’un public moins spécialisé qui y trouvera également son compte, qu’il soit passionné de cheval, ou d’Antiquité, ou des deux. Reine-Marie BERARD

Jacqueline CHRISTIEN & Bernard LEGRAS (Ed.), *Sparte hellénistique – IV^e-III^e siècles avant notre ère*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2014. 1 vol., 326 p. (DIALOGUES D’HISTOIRE ANCIENNE. SUPPLEMENT 11). Prix : 27 €. ISBN 978-2-84867-493-3.

Ce volume, qui rassemble, p. 13-296, les treize communications présentées lors la table ronde sur Sparte hellénistique, organisée à Paris les 6 et 7 avril 2012, comprend en outre une introduction des deux maîtres d’œuvre J. Christien et B. Legras (p. 9-12),